

Des recettes pas si simples que ça

Roland Marquis, *Généalogies, nouvelles*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 168 p.

François Barcelo, *Longues histoires courtes, nouvelles complètes (1960-1991)*, Montréal, Libre Expression, 1992, 198 p.

Collectif, *Saignant ou beurre noir? 13 nouvelles policières*, Québec, L'Instant même, 1992, 178 p.

Michel Lord

Numéro 68, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38791ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1992). Compte rendu de [Des recettes pas si simples que ça / Roland Marquis, *Généalogies, nouvelles*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 168 p. / François Barcelo, *Longues histoires courtes, nouvelles complètes (1960-1991)*, Montréal, Libre Expression, 1992, 198 p. / Collectif, *Saignant ou beurre noir? 13 nouvelles policières*, Québec, L'Instant même, 1992, 178 p.] *Lettres québécoises*, (68), 28–29.

Roland Marquis, *Généalogies*, nouvelles, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 168 p., 14,95 \$.

François Barcelo, *Longues histoires courtes*, nouvelles complètes (1960-1991), Montréal, Libre Expression, 1992, 198 p., 18,95 \$.

Collectif, *Saignant ou beurre noir?* 13 nouvelles policières, Québec, L'Instant même, 1992, 178 p., 19,95 \$.

Des recettes pas si simples que ça

Il existe sans doute des recettes littéraires, mais, à lire les quinze auteurs de ces trois recueils, on voit que l'art de la variation n'est pas perdu.

Nouvelle
Michel Lord

IL EST DIFFICILE DE TROUVER TROIS RECUEILS plus différents que ceux de François Barcelo, de Roland Marquis et du collectif «policier» de L'Instant même. Comme quoi la nouvelle se moule dans des formes très souples et se meut aisément à travers la forêt des esthétiques: humour, satire, science-fiction, mysticisme, érotisme, polar... Voilà entre autres choses ce qu'on trouve dans les œuvres qu'il m'a été donné de lire pour cette chronique. J'ai d'ailleurs hésité à les regrouper ensemble étant donné leur hétérogénéité foncière, mais je me suis dit que finalement les formes adoptées par les nouvellistes ont toujours été tellement diverses, qu'il est normal de parler dans un même article d'ouvrages apparemment dissemblables.

Autant que le romancier d'ailleurs, le nouvelliste peut faire feu de tout bois, mais ce qui compte au premier chef, c'est de fasciner le lecteur. Contrairement à l'opinion admise, ce dernier s'attend à retrouver à peu près tous les ingrédients utilisés dans le roman, mais différemment organisés, plus ramassés, atomisés, fragmentés. Sauf exception, il va lire une petite histoire, à l'information lacunaire, mais suffisante pour produire une image au demeurant très fragmentaire de la réalité fictive évoquée. L'histoire d'ailleurs n'est pas absolument nécessaire dans la nouvelle contemporaine, certains nouvellistes préférant offrir des fragments textuels descriptifs d'états d'âme, des discours qui sont comme des nébuleuses de mots à la dérive.

Une esthétique très fin de siècle

C'est un peu cela qu'on retrouve chez André Marquis qui, dans *Généalogies*, effectue le plus souvent comme des cercles concentriques discursifs autour d'un sujet plutôt que de raconter directement une histoire. À la première lecture, on peut se lasser de cette écriture parfois baroque qui joue sur le symbolisme et qui pourrait s'apparenter à une certaine esthétique décadentiste fin de siècle, avec ses zones d'ombres parfois assez hermétiques. Tout se passe comme si le texte cherchait à secréter du mystère, de l'étrangeté pour camoufler l'obsession fondamentale du recueil: une sexualité «normale» autant que «déviante» — mais qu'est-ce que le déviant de nos jours? — qui s'exhibe pour mieux se cacher aussitôt qu'elle est exprimée.

La première fois qu'on entre en contact avec ces textes, on se heurte en fait à un certain style, à une écriture qui prévaut sur le désir du racontage. La relecture permet justement de mesurer la qualité d'écrivain, me semble-t-il, de Marquis. Pour un premier ouvrage, *Généalogies* est loin de représenter un travail d'amateur. Il y a là un

univers qui a fini par me fasciner, surtout par son style très personnel, par cette façon de poser la voix et d'opérer des variations sur l'idée ou l'image de la généalogie: l'écriture prend comme la forme d'un magma originel, dont les voix essaieraient de se dégager, et tout semble exploité à fond pour produire ici un effet à la fois d'unité thématique et d'éclatement formel.

Il n'est pas facile de rendre compte de la manière de Marquis, mais je pourrais dire qu'à l'instar de l'illustration de la page couverture, *Le martyr des dix mille chrétiens* de Carpaccio, *Généalogies* tend à représenter des catastrophes (humaines et textuelles), et ce n'est pas pour rien que Marquis flirte d'entrée de jeu avec la science-fiction postcatastrophique («L'adoption») et que le recueil contient de nombreuses traces de misérabilisme, d'étrangeté, d'érotisme exacerbé, de mysticisme et de sadomasochisme. Souvent même tout cela se trouve dans le même texte. C'est dire à quel point l'œuvre possède une configuration baroque. Dans le monde de la nouvelle, Marquis m'apparaît comme une voix originale et prometteuse.

Du fictif au réel

François Barcelo loge à une tout autre enseigne. Il n'en est plus, pour sa part, aux premières œuvres, puisqu'il a publié une dizaine de romans depuis 1981. On connaît sa propension, depuis *Agénor...* et *Ville-Dieu*, à produire des œuvres longues, mais toutes constituées de très courts chapitres qu'on pourrait prendre pour des nouvelles ou des tableaux narratifs raboutés dans le but de former des fresques romanesques.

Mais Barcelo était déjà familier avec le genre bref dès 1960, et s'il a intitulé ironiquement son premier recueil de nouvelles *Longues histoires courtes*, parodiant l'appellation anglaise *short story*, ce n'est pas parce que ses nouvelles sont des *novellas*, mais peut-être pour signaler qu'il y a effectivement longtemps qu'il publie des histoires courtes. Ce livre constitue en effet une édition des «Nouvelles complètes (1960-1991)» de la production de Barcelo, qui publie donc des nouvelles depuis plus de trente ans.

L'ouvrage est passionnant à plus d'un titre. D'abord pour ceux qui aiment l'esprit et le coup de griffe de Barcelo, ils trouveront là vingt nouvelles qui, divisées en quatre sections, sont qualifiées d'«anciennes» (1960-1962), d'«étranges» (celles de SF et fantastiques publiées de 1981 à 1983), «noires» (1984-1990) et «fraîches» (les inédites, de 1991). Chose intéressante, chacune des sections est chapeautée par un



court texte explicatif, un texte contextuel, historique et biographique intitulé «En ce temps-là...», le tout étant précédé d'une sorte de préface intitulée «Aujourd'hui...».

Si l'auteur s'explique sur le pourtour de sa production, il s'avoue aujourd'hui incapable d'y trouver «quelque unité de ton ou de style, ou un fil conducteur, ou encore un thème commun» (p. 8). En effet, il n'est pas aisé d'affirmer qu'il y a là un thème commun, mais il est certain qu'au travers de ces trente ans de production (avec un trou de près de vingt ans de 1962 à 1981), Barcelo a conservé cette propension à jeter un regard sans pitié sur l'humanité. Du premier texte, «Le comédien», paru dans l'obscur revue *Essais et Erreurs*, à l'avant-dernier, «Le major», un inédit, Barcelo maintient ce qui fait le meilleur de lui-même, ce qui garde à son discours son piquant : le ton moqueur, le don d'égratigner la niaiserie et l'insignifiance, bien qu'il se fasse plus conciliant dans la dernière série de nouvelles, peut-être parce que le discours paraît plus autobiographique : ce sont là des récits de voyage, que Barcelo a d'ailleurs fait, et qui font vaguement penser à *Avant le chaos* d'Alain Grandbois. Je dirais même que le recueil de Barcelo aurait pu s'intituler *Après le chaos*, si ce n'était pousser la parodie un peu trop loin.

Le tout dernier texte du recueil, «L'apprenti», est à ce titre riche d'enseignement, même si c'est le moins réussi. Barcelo soutient au début du recueil que ce «n'est pas une véritable nouvelle — puisqu'elle s'est passée exactement comme [il] la raconte» (p. 154). Je ne crois pas que ce soit là une raison suffisante pour exclure le texte du domaine de la nouvelle, mais c'est peut-être pour cette raison que le texte n'a pas le piquant des autres textes. C'est ici qu'on découvre que Barcelo a besoin d'une certaine distanciation critique pour créer l'œuvre que nous apprécions depuis dix ans.

Longues histoires courtes demeure un excellent recueil de nouvelles qui nous permet de refaire le chemin parcouru par un des auteurs les moins banals de notre littérature.

Des crimes pour la forme

Le polar, au contraire de genres comme la science-fiction et le fantastique, est encore assez peu pratiqué au Québec, à moins que je ne m'abuse. Cela tient de plusieurs facteurs que je ne saurais expliquer. Mais on remarque qu'il y a un début de courant dans le genre bref. On se rappelle sans doute de *Fuites et poursuites*, le premier des fameux recueils collectifs et thématiques de *Dix nouvelles de...*, parus au Éditions Quinze depuis 1982. Dix ans plus tard, c'est au tour de L'instant même de récidiver, c'est-à-dire littéralement ici, de retomber dans le crime. Mais le seul auteur qui revienne vraiment d'un recueil à l'autre, c'est Chrystine Brouillet, qui s'est d'ailleurs fait une spécialité du polar. Pour le reste, treize auteurs, tant français que québécois se partagent la vedette, dont Jean-Paul Beaumier, Bertrand Bergeron, Diane-Monique Daviau, Jean Pierre Girard, Nando Michaud et Gilles Pellerin. De l'ensemble, plus de la moitié m'ont vraiment accroché, ce qui est une bonne moyenne au clavier.

Le coup d'envoi, «Le jardin des mauvais garçons», est donné par Tonino Benacquista, et il est digne de figurer en première place. Il s'agit d'un de ces très courts récits à chute où la victime n'est pas celle que l'on attendait.

Certains peuvent penser que le polar se range *ipso facto* dans ce que d'aucuns appellent la paralittérature. Cela est peut-être vrai parfois, car il y a toujours un peu de recette dans l'exploitation d'un forme convenue, avec meurtre quasi obligé à la clé. Mais rien n'empêche la

plupart des auteurs de ce collectif-ci, dont le titre joue sur l'idée même de recette culino-sanguinaire, *Saignant ou beurre noir ?*, de jouer sur le littéraire lui-même.

Ainsi, Claude Bourgeyx, dans «Le contrat», s'amuse à refuser l'usage de la description — parce que le narrateur n'a «pas le temps», genre bref oblige, tout en campant très ostensiblement, par petites touches, décor et acteurs —, et à laisser se perdre à la fin un personnage dans le décor, puisque «le décor n'a pas été planté» (p. 49). Nous est donné dans cette nouvelle l'exhibition à la fois de la recette policière et de la littérarité du texte. Remarquable «contrat».

Les nouvelles les plus fascinantes me semblent être celles écrites à la première personne, peut-être parce que cette forme verbale permet d'avoir une vue privilégiée, une première loge sur la scène du crime. Dans cette perspective, Anne Dandurand, dans «Maîtresse des hautes œuvres», campe son récit dans les entrailles de Montréal, où la narratrice, armée de son couteau Opinel, vient à la rescousse de victimes de la société. Ce texte est sans doute celui qui a la portée sociale la plus actuelle de tout le recueil.

De manière plus humoristique, mais moins heureuse, Michel Lebrun, dans «Le calcul», présente un homme qui note ses impressions relative à certains problèmes de somatisation. Petit problème formel, ce narrateur à la première personne est amené sur la table d'opération où le discours laisse entendre qu'il y laissera sa peau. Comment écrire tout cela après sa mort, sinon dans le genre fantastique, et encore... Ce détail incongru m'a dérangé, comme quoi on peut commettre des crimes formels dans le genre policier. Ce «calcul» étrange n'est pas suffisant pour condamner collectivement un recueil où je ne me suis pas ennuyé un seul instant. 🐞

Flair
communication

Pierrette Gravel
associée

Relations publiques

Relations de presse

Organisation d'événements

Lancement •
Conférence de presse •

3575, boul. Saint-Laurent, bur. 811-17,
Montréal (Québec) H2X 2T7
Téléphone : (514) 282-0605
Télécopieur : (514) 282-0777

